

Christian Cévaër " Je goûte au bonheur présent"

A 34 ans et après avoir passé dix années de sa vie sur le circuit européen, le Français Christian Cévaër a remporté l'OPen d'Espagne dans le calme et la sérénité. Une victoire qui ne change rien à la vie de ce joueur sensible et solitaire qui gravit les étapes de sa carrière une par une en savourant avec simplicité ces rares moments de bonheur.

Ce putt du 18 pour une victoire éventuelle, comment était-il ?

Pas évident, j'avais du grain, du vent et bien sûr l'enjeu. J'ai essayé de rester dans ma routine et d'avoir confiance dans mon putting. Je savais qu'il représentait une bonne option sur la victoire et quand j'ai vu la balle rentrer, c'était formidable.

A quoi avez-vous pensé ?

Alors là, honnêtement, je ne sais pas ! Peut-être un sentiment de soulagement d'avoir bien négocié ce putt.

N'était-ce pas un peu frustrant d'avoir été en avant-dernière partie et de ne pas avoir pu savourer totalement cette victoire sur le moment ?

Ok, ce n'était peut-être pas l'idéal mais aujourd'hui, je ne vais pas me plaindre de la situation que j'ai vécue. Surtout qu'à un moment de la partie, la victoire semblait m'échapper. C'est grâce à ce coup de chance du 16 que j'ai pu y croire de nouveau. Au final, tout m'a souri.

Vous avez commencé ce dernier tour par un eagle au 1, racontez-nous.

Le 1 est un par 4 assez court, pas très difficile, j'ai joué un fer 4 au départ car le vent poussait, Derrière, il me restait 125 mètres jusqu'au drapeau, vent avec. J'ai tapé un plein coup de wedge en voulant déposer ma balle 6 mètres court du green parce que les greens étaient fermes et qu'avec le vent, je savais que ma balle n'aurait pas beaucoup d'effet. Elle a pris la direction du drapeau, a rebondi deux fois comme il fallait et a tapé le mât avant de disparaître au fond du trou.

Vous avez récidivé au 16 par un autre eagle. Cela vous était-il déjà arrivé, deux eagles dans la même partie ?

Oui, mais sur des pars 5. Rentrer deux coups fer, jamais, c'était tout à fait exceptionnel.

Un signe, peut-être ?

Oui, un signe, mais à deux moments bien séparés. Bon, d'accord, je rentre ce premier coup de fer et je me dis que cela peut sourire aujourd'hui, c'est un bon début. Ceci étant, quand ça arrive, il faut bien prendre conscience qu'il y a encore 17 trous à jouer, qu'il va falloir rester concentré et que cette victoire, personne ne va vous l'offrir sur un plateau. Or au milieu de la partie, j'ai malheureusement perdu un peu de mon efficacité. Les conditions météo étaient difficiles et j'ai pris trois bogeys sur quatre trous. Et, à nouveau cet eagle au 16 qui me relance..

Aviez-vous le sentiment d'être invincible après ce deuxième eagle ?

Non, et c'est là où le jeu de golf est incroyable. Pour moi, j'ai pris ça pour un bonus venant compenser mon manque de réussite dans le milieu de mon parcours. Au golf, tout s'équilibre, c'est pour cela qu'il faut y croire jusqu'au bout.

Dans quel état d'esprit étiez-vous au départ de ce dernier tour ?

Je voulais continuer à jouer comme je l'avais la veille en dernière partie. Je voulais rester concentré et prendre plaisir dans cette situation que je n'avais pas encore connue cette saison. J'ai très bien dormi la veille, j'étais relativement serein car je savais que je n'exigeais pas de moi une victoire. Un top 5 me convenait.

On vous a senti assez décontracté sur cette fin de partie. Comment l'expliquez-vous après un début de saison difficile et frustrant ?

J'étais prêt à accepter que cette victoire m'échappe et en étant confortable avec mon swing, j'ai pu savourer les deux derniers trous.

Comment avez-vous fêté ce succès ?

J'ai quitté le golf, il n'y avait plus personne suis allé faire un bowling avec mon caddie et deux autres caddies. Et figurez-vous que je me suis lâché... en buvant un panaché !

Aviez-vous déjà connu pareille satisfaction ?

Oui, bien que ce soit ma victoire la plus prestigieuse, j'ai déjà connu de belles satisfactions dans ma carrière amateur en gagnant le Youth's, ou avec ma médaille de bronze aux Championnats du Monde par équipes à Vancouver, un résultat exceptionnel pour l'époque (1992). J'ai aussi été deux fois champion universitaire de l'Ouest des Etats Unis en battant Mickelson.

Auriez-vous pu envisager une carrière sans victoire sur le circuit européen ?

Très honnêtement, oui. Après ma blessure en 2002 (fracture du coude après une chute de snowboard, ndlr), j'étais bien revenu avec une 2e place au British Masters et la 69e au classement européen. A 34 ans et c'est l'une des qualités de notre sport, on n'est pas "has been". En début d'année, je visais le top 50 du classement pour pouvoir jouer le Volvo Masters en fin de saison. Faire partie de l'élite européenne en quelque sorte. J'espère participer cette année à mon premier tournoi majeur, je pense à l'Open Britannique.

Et L'US Open, vous n'y songez pas ?

Si, mais ça nous fait manquer deux tournois de suite sur le circuit européen. Je vais donc peser le pour et le contre.

Le circuit américain ne semble pas vous tenter, curieux pour un joueur qui y a passé cinq ans.

Non, ce n'est pas d'actualité. J'ai une petite famille. Je sais que le circuit US est le meilleur au monde, le plus compétitif mais, encore une fois, je n'ai qu'une victoire en Europe à mon palmarès. Je préfère d'abord gravir certains échelons du circuit Européen.

N'est ce pas un manque d'ambition de votre part ?

Pas du tout ! Regardez tout ce qui me reste à accomplir; pourquoi aller aux Etats Unis quand on ne figure même pas dans les cinquante premiers mondiaux ? Au risque de paraître timoré, mais je me connais, je reste lucide, l'un de mes objectifs est d'être le plus souvent possible en position de gagner un tournoi. e reste avant tout attaché à ma progression.

Vous avez la réputation d'avoir un très bon petit jeu et surtout d'être un remarquable putter. Qu'est-ce qui n'allait pas dans le reste de votre jeu avant de gagner aux Canaries ?

J'avais tendance à faire du pull hook dans notre jargon. Mes balles partaient à gauche avec un effet droite-gauche, surtout avec mes fers. Il m'arrivait d'envoyer une balle à 15 mètres à gauche du drapeau avec un fer 7... Comme j'ai toujours eu une approche très technique et géométrique du swing de golf, j'ai perdu le golf naturel. Je tapais une balle basse, sans puissance. En 1998, j'ai décidé de changer.

Vous êtes-vous préparé différemment cet hiver ?

Oui car, avec Fabienne, mon épouse, nous n'allons plus en Nouvelle-Calédonie l'hiver comme nous le faisons depuis quelques années. L'hiver dernier, je suis resté dans le froid, à Laval> et à part deux semaines de break à l'Open de l'île Maurice, j'ai mis le bonnet et les trois pulls.

Vous avez gagné l'Open d'Espagne par grand vent, dans des conditions rappelant parfois celles que l'on rencontre sur les links. Vous semblez apprécier ce jeu de links.

Oui. car si je fais le compte, j'ai gagné le Doug Sanders, championnat du monde Junior sur un links, et le Youth's (Internationaux Juniors de Grande Bretagne. nldr) au Royal Aberdeen. autre links. Le jeu de links demande un bon petit jeu, j'aime bien.

Cette disposition au petit jeu, est-ce inné chez vous ?

Non. i'ai toujours bien putté en m'inspirant d'un vieux professeur américain, Ben Doyle à l'origine de Golf Machine, une méthode technique sur laquelle je me suis longtemps appuyé. C'est lui qui, entre 15 et 19 ans, m'a appris à pincer correctement une balle. Sa technique n'a malheureusement pas développé ma puissance.

Vous êtes quelqu'un de précis et rigoureux dans votre métier. Êtes-vous le même à la maison ?

Oui, je suis quelqu'un d'organisé, ordonné. J'essaye de garder un bon équilibre entre Fabienne et Damien, mon épouse et mon fils et ma vie professionnelle. Ça marche bien et nous sommes heureux. C'est Fabienne qui m'a aidé à renouer avec notion de plaisir lié au détachement du résultat. C'est elle qui m'a permis de retrouver le bonheur de jouer avant tout.

Vous donnez souvent l'impression d'être timide. Est-ce seulement une impression ?

Non, je ne suis pas timide disons juste réservé car je me sens assez à l'aise pour aborder les gens. Mais c'est vrai que l'on m'a souvent fais remarqué que j'étais froid, or, ce n'est pas mon caractère et ça me désole.

Avez-vous un modèle dans votre vie ?

Mon père. Il a toujours cru en moi. C'est grâce à ses encouragements que j'ai persévéré. Cela faisait tellement longtemps que je voulais lui offrir ce plaisir de me voir un peu plus à la télévision. Pour mes parents, on peut imaginer que cela n'est pas évident de se séparer de leur fils à 14 ans. Dernièrement, nous avons fêté ensemble mes 34 ans et il a eu ces mots justes qui m'ont beaucoup touché «Je l'ai dit à ta mère, je sens que tu, atteint ta maturité golfique. » Pour lui c'était une intuition. Ses paroles m'ont stimulé. Et quand j'ai vu que j'étais dans le coup, nous avons eu une longue conversation au téléphone samedi soir. Je lui ai dit: «N'oublie pas de regard le golf et enregistre ! ». Je voulais qu'il puisse jouir de ce moment. Le lendemain, je l'ai rappelé pour lui dire que c'était à lui que je dédiais ma victoire.

De qui se compose votre entourage professionnel ?

L'an dernier, j'ai eu l'opportunité de rencontrer Victory Swing une jeune structure qui m'aide sur plan extra sportif (réservations d'hôte et d'avions...), communication et sponsoring. C'est Anthony Amat qui gère mes intérêts. Bien sûr, je dois beaucoup aussi à mon caddie australien, Phill Newcombe, que j'ai recruté il y a un an. Il est diplômé en psychologie et en éducation physique.

Quelle a été la plus grosse déception de votre vie sur le plan golfique ?

Je me souviens d'un moment assez douloureux à la fin de l'année 1997, lorsque j'ai dû partir sur le circuit asiatique car j'avais perdu ma carte de joueur européen. Cela a été un vrai coup de pied au cul, il a fallu que j'aille retrouver du boulot ailleurs.

Vous avez connu quelques années de galère...

Oui, mais j'ai toujours fait attention à mes dépenses. Et contrairement à certains joueurs français, j'ai toujours été épaulé par mes fidèles sponsors comme Lacoste qui est à mes côtés depuis mes débuts (il cite aussi Titleist-FootJoy et Taylor Made).

Lorsqu'on est au plus bas comme vous l'avez parfois été, avez-vous songé à tout plaquer?

Non, jamais. J'ai avant tout la chance de faire un métier que j'aime et même si cette passion du golf nous donne à tous du fil à retordre car il faut sans cesse encaisser les coups durs et les déceptions, on est récompensé de temps à autre et c'est ça qui est fabuleux.

Quel est votre rythme normal de tournois ?

Il n'est pas fixe. Certains joueurs font trois tournois, s'arrêtent une semaine et repartent pour une série de trois. Ce n'est pas mon cas. Comme tout le monde, je ne suis pas partisan d'enchaîner trop d'épreuves à la suite mais cela dépend aussi du nombre de cuts passés. Je fais attention à ma nutrition, à mes temps de repos, je pratique le stretching et sais assez bien gérer une longue période de tournois. Figurez-vous que la 2e place que j'ai obtenue au British Masters l'an dernier était mon septième tournoi consécutif!

Vous vous êtes fait une fracture du coude droit en vous essayant au snowboard en 2002. Rétrospectivement, n'est-ce pas un peu idiot de prendre de tels risques ?

Si, bien sûr. Cela m'a fait grandir et si je suis arrivé à mon niveau au golf, ce n'est pas par hasard, c'est aussi parce que j'ai des qualités athlétiques, que j'ai toujours aimé le sport. Je suis bon skieur, j'avais envie d'élargir mon horizon mais je reconnais que c'est une erreur de jeunesse qui m'a coûté cher (il a été arrêté huit mois, nldr). Depuis, je me suis assagi et ne mettrai plus jamais ma carrière en péril.

Auriez-vous pu être champion de ski ?

Oui, certainement mais j'ai été pris par la passion du golf dès l'âge de 14 ans avec Exalt Opu, un professeur très charismatique au golf de Tahiti. Yann Dusson (ancien champion de France minime, ndlr) et moi rêvions devant les cassettes du PGA Tour qu'il nous montrait.

Que faisiez-vous à Tahiti ? Mon père était en poste là-bas à la banque Indo Suez qu'il dirigeait.

Ces rêves vous ont ensuite conduit jusqu'en Californie...

Oui, j'en suis très reconnaissant à mes parents qui m'ont envoyé dans une école privée à Pebble Beach, un coin qui regroupe deux ou trois des meilleurs parcours au monde. Il est évident que le fait de jouer de 14 à 18 ans un parcours aussi sélectif que celui de Spyglass Hill m'a fait progresser deux fois plus rapidement.

Vous avez réussi une carrière amateur brillante, n'avez-vous pas le sentiment qu'il s'est passé beaucoup de temps entre votre passage chez les pros et cette victoire ?

On me parle toujours de cette lenteur à gagner mais je vous rappelle tout de même que j'ai démarré sur les chapeaux de roues en remportant le premier tournoi, que je jouais en tant que professionnel, c'était le Championnat de France pro. Entre temps, j'ai gagné deux fois dont une sur le Challenge Tour. Certes, si vous m'aviez posé la question en passant pro à 23 ans, je vous aurais prédit une victoire plus tôt. Je suis convaincu que le vrai bonheur, c'est le chemin et la quête et non le résultat final, même s'il apporte des satisfactions. C'est votre investissement personnel qui ajoute de la valeur à votre objectif une fois qu'il est atteint.

Dans quelques jours, vous allez disputer l'Open de France. Est-ce plus dur de jouer à domicile ?

Oui, vous êtes attendu et sollicité de toutes parts, il faut donc, dès le départ du 1, se mettre dans sa bulle un peu plus que d'habitude. Il est impossible de faire abstraction de quelques fans qui veulent vous voir de près. J'aime ce parcours, j'aime l'atmosphère de l'Open.

Le Golf National convient-il à votre jeu ?

Je m'adapte à tout type de parcours. Grâce à la force de mon petit jeu sur lequel je peux me reposer, j'arrive toujours à bien scorer quelle que soit la longueur ou la difficulté du tracé.

A Stanford, où vous étiez étudiant, Phil Mickelson, Mike Weir et David Duval étaient vos contemporains. Les avez-vous déjà joués ?

J'ai eu la fierté d'avoir battu Mike Weir chez lui, dans son université, au Canada. Pareil pour Mickelson que je rencontrais dans les matches de Conférence de la côte ouest des Etats-Unis. J'ai gagné ce titre deux fois sur quatre. Maintenant, quand je regarde son palmarès, il est certain qu'il était beaucoup plus fort que moi.

Quels conseils donneriez-vous à un jeune voulant faire une carrière de joueur professionnel ?

Il faut qu'il s'attende à beaucoup plus de déceptions que de succès. C'est la nature du jeu. Il faut être patient et persévérant. En tout cas, je suis content de voir que ça a fini par payer.

Vous faites partie de l'élite française, depuis quand sentez-vous ce frémissement que l'on ressent chez les joueurs français semaine après semaine ?

C'est Jean Van de Velde qui a apporté la première pierre à l'édifice. Il a été le premier de l'époque moderne à gagner sur le circuit européen et son British Open reste malgré tout gravé dans nos mémoires. La deuxième grosse sensation pour le groupe tricolore a été sans aucun doute la victoire de Thomas Levet au British Masters et sa 2e place à l'Open britannique. Nous avons tous pris conscience que le golf français est au niveau et que les victoires sont possibles.